

Monde moral livre 1 document de travail colas duflo

Le monde moral
ou
Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain

Par M... ancien Résident de France dans plusieurs Cours étrangères

Successerunt... magis alii homines, quam alii affectus et alii mores. Tacit. Histor. Lib. 2

Avertissement

On aura manqué le premier but qu'on s'est proposé dans cet Ouvrage, s'il n'est pas de quelque utilité pour les mœurs, et le second, s'il ne forme pas une lecture amusante ; en deux mots, s'il est absolument incapable de plaire et d'instruire. Il serait fort triste pour l'Auteur, d'avoir si mal rempli son objet : mais du moins n'a-t-il rien à se reprocher avec de si bonnes intentions.

Il juge si favorablement du fond de son entreprise, que dans la crainte de quelque obstacle, qui ne lui permette pas de la conduire à sa fin, il prend le parti d'exposer ici son Plan, pour tracer les voies à ceux qui voudront l'exécuter d'après lui. Rien n'est plus simple : c'est de faire envisager, du côté moral, tous les événements dont il se propose le récit. Il entend, par le côté moral, certaines faces qui répondent aux ressorts intérieurs des actions, et qui peuvent conduire, par cette porte, à la connaissance des motifs et des sentiments.

Le Héros se trouve comme appelé à ces graves Observations, par son caractère naturel, et par le spectacle des aventures d'autrui, qui le forment au rôle qu'il entreprend. Mais, lorsqu'il se croit assez instruit pour réduire ses lumières en système, d'autres aventures, qui l'intéressent vivement lui-même, l'obligent de reconnaître que pour bien juger du cœur des autres, il lui manque la connaissance du sien. Il travaille à l'acquérir, dans les plus rudes et les plus délicates épreuves. Enfin, il établit sur toutes ses expériences, étrangères et personnelles, des principes, qui servent de règle à sa conduite et de fanal à ses jugements, dans toute la suite de sa vie.

On donnera, si l'on veut, le nom de Roman à des Mémoires de cette nature ; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils n'ont d'imaginaire que leur forme. Le courage et la diligence de l'Auteur dépendront de l'indulgence, avec laquelle cet Essai sera reçu du Public.

Livre premier

Dans le commerce du monde, chacun a les yeux ouverts sur les vices et sur les ridicules d'autrui. Est-ce un sujet de reproche pour l'humanité ? Non, suivant mes plus saines lumières, si de bonne foi, c'est-à-dire, avec la même justice et la même attention, chacun ouvrirait aussi les yeux sur les siens, on trouverait dans la comparaison et la balance des uns et des autres, non-seulement de fortes raisons pour supporter l'imperfection dans autrui, mais souvent des secours et des règles, pour se corriger et se perfectionner soi-même.

Je pousse plus loin cette philosophie. J'accuse les hommes de s'arrêter aux dehors, dans la maligne recherche qu'ils font des ridicules et des vices, et de ne pas pénétrer jusqu'à la source du mal, qui réside ordinairement dans le cœur. Il me semble qu'avec la règle d'équité que j'impose, c'est-à-dire, en pénétrant d'aussi bonne foi dans les replis de leur propre cœur, ils auraient incomparablement plus d'avantage à tirer de ces intimes observations, que de leurs censures extérieures et superficielles.

Mais pénétrer dans le cœur, qui passe pour impénétrable ! Oui ; si malgré le préjugé commun, des routes secrètes, ménagées par la nature, en ouvrent l'accès à ceux qui peuvent les découvrir. Je les ai cherchées pendant quarante ans, et j'abandonne au lecteur le jugement de mes découvertes. Cyrano s'est promené dans le monde lunaire ; Kirker dans le monde souterrain ; Daniel dans le monde de Descartes ; Beker dans un monde enchanté : et moi, j'ai pris pour objet de mes courses et de mes observations, le monde moral ; carrière aussi vaste, moins imaginaire, plus riche, plus variée, plus intéressante, et sans comparaison plus utile.

Après cet exorde, des récits tels que les miens demandent une autre espèce de préparation ; celle qui captive l'esprit dans les rets imperceptibles de la vraisemblance, et qui donne, aux ouvrages d'imagination, des charmes qu'ils ne peuvent avoir sans cet heureux coloris. L'art, qui sait les en revêtir, doit être une vraie magie, pour opérer des effets, contre lesquels il ne craint pas de mettre un lecteur en garde, en osant les annoncer. Il a néanmoins ses principes naturels, qui, bien approfondis, sont peu différents de ceux de l'architecture, de la perspective et de la peinture. Mais c'est de les exercer, qu'il est ici question : d'autres circonstances les feront rentrer dans mon dessein, et me ramèneront peut-être à les expliquer.

Je ne me croyais pas fait pour de si profondes spéculations. Ma naissance m'appelait au métier des armes, et mon éducation avait été conforme à cette vue. Les réformes de la paix d'Utrecht rendant les emplois très rares, j'attendais, depuis quelques années, des occasions qui ne se présentaient pas ; et la chasse était mon unique amusement. Cependant, avec un esprit actif et des sentiments d'honneur, je conçus que pour l'héritier d'une bonne maison, il y avait un meilleur usage à faire de mon loisir. Je fus confirmé dans cette réflexion, par un événement auquel je ne m'attendais pas plus qu'à ses tristes suites. Mon père, homme sérieux, âgé de soixante-sept ans, et veuf depuis vingt, prit tout d'un coup la résolution de s'engager dans un second mariage.

Il avait servi avec distinction, et sa retraite n'était venue que de ses infirmités. Une goutte opiniâtre l'attachait, une partie de l'année, au lit de douleur. Dans ce triste état, il ne semblait occupé que de sa tendresse pour son fils, seul reste d'une femme qu'il avait adorée. J'y répondais, par des respects et des soins, qui ne s'étaient jamais démentis ; et ce sentiment avait eu beaucoup de part à l'oisiveté où j'avais passé ma première jeunesse. Mon père, sans être arrêté par toutes ces considérations, jeta les yeux sur une jeune personne, fille d'un gentilhomme voisin, qu'il n'avait pas vue trois fois, depuis dix-huit ans qu'elle était au monde. En me faisant l'ouverture de cet étrange dessein, il y mêla fort adroitement ses idées pour ma fortune, qui languissait dans l'obscurité d'une province ; et, ce que le plaisir de m'avoir continuellement sous ses yeux lui avait fait éloigner jusqu'alors, il me proposa de faire le voyage de Paris, où mes propres soins feraient naître les occasions de m'employer, que nous attendions inutilement du zèle de nos amis. Il ajouta que la succession de ma mère, qui ne lui avait apporté que deux mille écus de rente, ne suffisant pas pour me soutenir, son dessein était d'y joindre une pension annuelle de la même somme ; et que, dans quelque lieu que mes inclinations pussent me conduire, elle me serait comptée fidèlement.

Je découvris aisément, dans son discours et dans ses offres, les détours d'un vieillard amoureux, à qui la présence d'un fils de mon âge était incommode, et qui ne pensait qu'à jouir tranquillement de ses nouvelles affections. Cependant je crus y voir aussi un fonds de tendresse paternelle, qui réveilla vivement toute la mienne. Loin de condamner son mariage, ou d'en murmurer, je pris naturellement l'air et le ton de la joie, pour le féliciter d'une résolution qui devait servir à son bonheur, puisqu'il ne pouvait l'avoir embrassée dans une autre vue. Je refusai de partir avant la célébration ; et rappelant toutes mes notions de galanterie, je me chargeai de la fête nuptiale. Elle fut célébrée avec une magnificence, qui fit l'admiration de tous nos voisins. Mon père parut un peu confus de son rôle. Il évitait mon approche. Il avait peine à soutenir mes regards. Je m'en aperçus : je parvins à soulager sa confusion, par tant de franchise et de candeur, qu'il prit des manières plus libres avec moi ; et le soir, en le laissant seul avec ma belle-mère, je me crus si bien dans son esprit, que je ne fis pas difficulté de l'exhorter, avec une gaieté respectueuse, à ménager sa santé.

Le lendemain, quel fut mon étonnement, d'apprendre qu'avant la fin de la nuit, ma belle-mère avait appelé brusquement ses femmes, et qu'elle s'était fait conduire dans un autre appartement, sans que mon père eût marqué la moindre envie de s'y opposer ! Je n'en accusai d'abord qu'un accès de goutte. Mais, de part et d'autre, le mystère fut bientôt éclairci. Ma belle-mère, hors d'elle-même, déclara, sans aucun ménagement, qu'elle était trompée par un indigne artifice, et livrée au pouvoir d'un vieillard infirme, pour lui servir de première esclave. Elle raconta qu'après de froides protestations, il lui avait fait le plan du genre de vie qu'elle devait suivre ; c'était une assiduité constante auprès de son lit, le soin de l'amuser par de fréquentes lectures, la privation de toutes les compagnies du dehors, surtout le renoncement à la parure et l'éloignement de tous les jeunes voisins. À ce prix, il lui avait promis de la rendre heureuse, par ses complaisances. Lorsque dans son indignation, qu'elle n'avait pas laissé de contenir, elle s'était contentée de répondre qu'on ne faisait pas le sacrifice de sa jeunesse, pour mener une vie si triste et si dure, il lui avait dit nettement de se souvenir qu'il ne l'avait épousée qu'à cette condition. L'explication s'était échauffée. Elle avait désavoué tous les articles de cet odieux traité. Mon père avait insisté du même ton ; et la querelle était devenue si vive, que ma belle-mère avait pris le parti de se retirer. Mais elle était résolue, disait-elle, de soutenir tous ses droits ; et jamais une femme de son âge ne serait tyrannisée à ce point par un vieux mari.

Ce récit venant de ses propres domestiques, qui n'avaient pas ordre de se taire, j'étais fort impatient d'entendre mon père, ou de savoir des siens ce qu'ils avaient pu découvrir de cette aventure. Je fis appeler son valet de chambre, qui le servait depuis vingt-cinq ans, et qui jouissait de toute sa confiance. Cet homme, quoiqu'engagé dans un complot fort préjudiciable à mes intérêts, avait quelque affection pour moi. Il vint aussitôt ; et n'attendant pas mes questions : monsieur, me dit-il, je brûlais de vous voir, et j'ai demandé plusieurs fois s'il était jour chez vous. Il se passe des choses fort étranges dans cette maison. Je lui dis que c'était le sujet de ma curiosité, et que j'espérais de lui quelque explication. Il me fit à peu près le même récit, qu'on m'avait fait d'après les femmes de ma belle-mère. De ma chambre, ajouta-t-il, qui touche à celle de mon maître, j'ai tout entendu. Après le départ de madame, il a passé le reste de la nuit dans la plus violente agitation. Il a rejeté mes soins. Ce matin, il m'a vu long-tems autour de lui, sans me dire un mot ; et je n'ai pas eu la hardiesse d'interrompre ce silence, auquel il n'est pas accoutumé pour moi. Mais ce n'est pas tout : en ouvrant sa porte, j'ai vu paraître une des deux femmes qu'il a données à madame. Elle a demandé la permission d'entrer qu'on lui a fait attendre longtems, et qu'elle n'a obtenue qu'après une sombre délibération. J'étais présent : elle a dit que sa maîtresse priait monsieur d'approuver qu'elle occupât l'appartement qu'elle avait choisi, et qu'elle y passât le reste du jour. Mon maître, plus irrité que jamais, a répondu d'un ton méprisant, que non seulement il y consentait, mais qu'il la dispensait de reparaître jamais dans le sien.

Ces nouvelles circonstances augmentèrent ma surprise. Je ne reconnaissais pas mon père, à qui je n'avais jamais trouvé qu'un caractère civil. Tout ce que j'entends, dis-je à son valet, est en effet fort étrange. Ne savez-vous rien qui puisse jeter du jour sur des incidents si singuliers ? Il parut embarrassé. Je le pressai d'avoir pour moi la sincérité qu'il me devait, et dont je serais quelque jour en état de le récompenser. Enfin, commençant par des excuses, dont la plus juste était son ancien attachement pour son maître, il me fit l'histoire du mariage de mon père.

M. de S. O... père de ma belle-mère, et notre voisin, avait plus de naissance et d'esprit, que de biens et de délicatesse d'honneur. Il était demeuré veuf, avec deux filles ; et la difficulté de les marier, sans fortune, lui avait fait prendre le parti de les laisser au couvent depuis leur enfance. Cependant l'occasion s'était présentée d'en marier une, mais avec peu d'avantage. Il l'avait rappelée près de lui dans cette vue ; et la bienséance du voisinage l'ayant fait penser à nous la faire connaître, il nous l'avait amenée. J'étais à la chasse. Le même jour, mon père, saisi d'un accès fort douloureux, languissait dans son fauteuil. Cette jeune personne, qui n'était pas mal partagée des agréments de son sexe, avait dû trouver peu d'amusements dans une visite si triste. Mais un sentiment de compassion naturelle, pour les souffrances d'autrui, l'avait portée à les plaindre. Elle s'était attendrie, jusqu'à marquer de l'empressement pour les soulager ; elle avait prêté officieusement ses mains à tout ce qui peut adoucir la situation d'un malade. Mon père avait cru sentir du changement dans la sienne. Cette idée lui demeura dans l'esprit, lorsque sa compagnie l'eut quitté. Il regretta de n'avoir personne dont il pût attendre les mêmes soins, avec autant de bonté, avec autant d'affection et de grâces. Son imagination lui représenta quel soulagement il pouvait espérer dans ses continuelles douleurs, quelle consolation pour le reste de sa vie, s'il avait sans cesse à ses côtés, ou devant ses yeux, un contrepoison si doux. Il se livra tout entier à ces charmantes réflexions.

Son valet ne me désavoua point qu'ayant entendu quelques mots échappés, et compris ce qu'il ne pouvait entendre, il n'eût secondé le penchant de son maître. La seule espérance de rendre sa propre vie plus douce, et de voir régner un peu de joie dans une

maison assez mélancolique, avait pu le faire entrer dans cette disposition. Il avait exagéré le bon naturel de Mademoiselle de S. O... sa douceur, sa modestie, qui ne pouvaient être contrefaites en sortant du cloître, la facilité de lui faire conserver ces habitudes, en éloignant d'elle tout ce qui pouvait les affaiblir. Il n'était pas vraisemblable que, sans bien, et n'en trouvant point dans le mariage qu'on lui proposait, elle pût résister à l'éclat de la fortune et de l'abondance. Son père, dont on connaissait l'ambition, y résisterait encore moins. De si fortes apparences entraînaient un cœur à demi rendu. La résolution fut si prompte, qu'on n'attendit pas la fin du jour pour l'exécuter ; et ce qu'on désirait avec tant d'ardeur laissant des craintes qui ne pouvaient venir que de moi, l'ordre fut donné de ne me pas dire, à mon retour, que M. et Mademoiselle de S. O... fussent venus au château. Le confident de mon père fut chargé des propositions. Elles furent reçues avec toute la facilité qu'on s'était promise. S. O... répondit du consentement de sa fille comme du sien. On ne manqua point de le prévenir sur le secret par lequel on voulait commencer avec moi. Il choisit le temps de mon absence pour voir mon père ; et les articles furent dressés entre eux. S. O... garant des intentions de sa fille, qu'il représenta comme une personne fort simple, promit pour elle des excès de complaisance ; jusqu'à régler son habillement, ses goûts et ses occupations. Mon père lui fit des avantages, dans lesquels sa tendresse pour moi fut peu consultée. Ensuite, n'espérant pas de pouvoir me dérober plus longtemps ses résolutions, il avait pris le parti de me les communiquer ; mais l'affection paternelle baissant à mesure qu'il était emporté par son nouveau goût, il s'était flatté qu'en les apprenant, le chagrin me ferait précipiter mon départ.

C'était me faire une autre injustice. À la vérité, j'avais conçu que je ne devais plus espérer de tenir le premier rang dans son amitié, et je m'étais bien imaginé que tous les articles de son traité avec les S. O... n'étaient pas en ma faveur : mais je ne me croyais aucun droit sur les inclinations ou les volontés d'un père ; et les sentiments, que je lui avais marqués, me paraissaient un devoir. Ainsi je fermai les yeux sur ce qu'il y avait de mortifiant pour moi dans la conduite de son mariage ; et ne pensant même qu'à chercher du remède à ses peines, je lui fis demander sur le champ la liberté de le voir. Son valet de chambre, qui prit volontiers cette commission, me fit attendre assez longtemps son retour. Il reparut à la fin ; et ce fut pour m'apporter l'ordre de partir. En vain, me dit-il, dans son propre étonnement, il avait tout employé pour vaincre l'obstination de son maître : le mal venait de lui-même, c'est-à-dire, de la répugnance qu'il avait à souffrir ma vue, après une malheureuse aventure dont il craignait de lire le reproche dans mes yeux. Il se rappelait le discours badin que je lui avais tenu la veille ; il ne le prenait plus que pour une cruelle ironie ; et sur l'air joyeux qu'il m'accusait d'avoir affecté depuis quelques jours, peut-être me soupçonnait-il d'intelligence avec ma belle-mère. En un mot, il m'ordonnait absolument de partir, et le jour même, et sans vouloir m'accorder la grâce de le voir, que je lui avais fait demander.

Ma tendresse eut plus de part à ma résistance, que le chagrin et l'humiliation de me voir comme chassé de la maison paternelle. Je n'entrepris point de me faire ouvrir sa porte malgré lui : mais prenant ma plume, je renouvelai, dans les termes les plus tendres et les plus pressants, la demande qu'il me refusait. Je lui promettais toute la soumission qu'il avait droit d'exiger, et dont je ne m'étais jamais écarté. Je ne désirais que la satisfaction de l'embrasser avant mon départ, et sa bénédiction, sans laquelle un fils bien né ne devait rien espérer d'heureux dans ses entreprises. Ma lettre fut lue, et ne changea rien à sa résolution. Il répéta le même ordre, avec toute la rigueur de l'autorité. Je résolus enfin d'obéir ; et n'en désirant pas moins de me rendre utile à la tranquillité de sa vie, je pensai à voir un moment ma belle-mère, autant pour la disposer, s'il était possible, à vivre en paix avec lui, que pour

l'informar de mon départ, et lui faire mes adieux. Je me présentai chez elle. On me dit qu'elle y était avec son père, et qu'elle me priaît de différer ma visite. Cette excuse était si juste, que je ne portai pas mes réflexions plus loin. Il me parut également naturel que S. O... fût venu volontairement chez sa fille, ou que, dans les circonstances, elle l'eût fait avertir qu'elle avait besoin de ses conseils. Il se passa plus d'une heure, que j'employai aux préparatifs de mon voyage : mon dessein était de retourner chez ma belle-mère, lorsque son père l'aurait quittée ; de faire ensuite, par quelques lignes respectueuses, une nouvelle tentative sur le mien, quoi qu'après des déclarations si précises, je n'attendisse plus rien de sa bonté ; et de partir aussitôt.

Un bruit extraordinaire, qui retentit jusqu'à moi, me fit prêter tout d'un coup l'oreille. C'était la voix de mon père, qui paraissait dans un emportement furieux, et qui demandait ses armes. On m'apprit qu'une visite de S. O... l'avait mis dans ce transport. Tout mon respect pour ses ordres ne m'aurait pas empêché de courir à lui, si l'on ne m'eût assuré que l'effort, qu'il avait fait pour sortir de son appartement, ayant irrité son mal, il y était rentré, dans les bras de ses valets, pour se jeter sur son lit, où il ne souffrait pas moins de la violence de ses sentiments, que de celle de sa goutte.

Je demurai combattu, entre la crainte de l'offenser et le désir de pénétrer jusqu'à lui. Son valet de chambre vint finir mon embarras. Entrez, monsieur, me dit-il ; j'ai ordre de vous appeler. Il m'annonça aussitôt. Oui, qu'il vienne, répondit mon père en m'entendant approcher ; l'honneur doit l'intéresser pour moi ; il faut qu'il me venge. Je mis un genou à terre, devant son lit. Dites, monsieur ; quel est l'offenseur ? Je me déclare son ennemi. Il me le fit jurer par toutes les puissances du ciel ; et lorsqu'il eut reçu mon serment, paraissant oublier la rigueur avec laquelle il m'avait traité, il me nomma son cher fils, la seule douceur qu'il eût au monde. Son cœur en fut un peu soulagé ; mais son ressentiment n'étant pas diminué, il me parla de S. O... comme du plus vil des hommes, par lequel il avait été joué avec la dernière bassesse, et qui venait d'ajouter l'insulte à la perfidie. Jamais ses infirmités, me dit-il, ne lui avaient paru si cruelles ; elles le mettaient dans l'impuissance de se faire raison par ses propres mains. Il voulait ne me rien déguiser, pour me rendre encore plus sensible à sa honte ; et là-dessus, m'ayant fait un long récit de tout ce que je n'ignorais pas, en pesant avec une extrême chaleur sur les plus noires parties de l'imposture, il en vint à la scène du même jour. J'en ai su, depuis, jusqu'à l'origine.

S. O... n'avait pas appris, sans étonnement, celle de la nuit. Il s'était flatté, en trompant mon père, que ses ruses seraient ignorées, ou qu'elles auraient le succès d'une infinité d'autres, qui s'ensevelissent ordinairement dans les premières tendresses du mariage. Sa fille, qui n'y avait aucune part, lui avait demandé des explications qu'il n'avait pu refuser, et lui avait fait des plaintes amères de l'avoir engagée dans un si fâcheux malentendu. Il lui avait promis de remédier au désordre ; mais comptant trop sur son adresse, il l'avait augmenté par son imprudence. En quittant sa fille, il s'était présenté à mon père, sans s'être fait annoncer ; et d'un air aussi libre que sa visite, feignant de n'être informé de rien, il lui avait fait les compliments ordinaires, après la première nuit d'une heureuse noce. Mon père, plein de son ressentiment, s'était d'abord expliqué d'un ton, qui devait laisser peu de ressource à la plaisanterie : cependant S. O..., confondu par un reproche ouvert, et n'espérant rien de la dissimulation, avait eu recours au badinage. Après avoir confessé qu'un peu d'industrie lui avait paru nécessaire pour assurer l'établissement de sa fille, il s'était applaudi du succès ; il avait même accusé mon père de n'entendre pas le monde, et de ne pas concevoir que si d'un côté les embarras de fortune obligeaient quelquefois à la ruse, un galant homme devrait se croire heureux d'avoir obtenu une femme

aimable à toute sorte de prix. S. O..., comme on a pu l'observer, était fort libre dans ses principes. Il ignorait jusqu'où va la sévérité de l'honneur, dans un ancien militaire, qui en a toujours fait son idole. Il l'apprit dans ce moment. Mon père, ne se croyant pas moins outragé par ses railleries que par l'indiscret aveu de son artifice, oublia sa situation, s'emporta aux plus violents reproches, le pressa de sortir du château, avec défense d'y rentrer jamais ; et voyant qu'il ne se hâtait pas d'obéir, il se jeta furieusement hors de son fauteuil, et demanda ses armes à grands cris. S. O... prit enfin le parti de se retirer.

Le plus malheureux effet de cette querelle, et de la chaleur avec laquelle mon père m'en avait fait le récit, fut l'affaiblissement de ses forces, qui semblèrent l'abandonner tout d'un coup. Son chirurgien, qui n'était pas loin, lui trouva le pouls si faible, et tant d'embarras dans la poitrine, qu'appréhendant tout de cette prompte révolution, il lui conseilla de faire appeler les secours ecclésiastiques. On n'eut pas peu de difficulté à lui faire goûter cette proposition. Cependant, le mal paraissant résister aux remèdes, il y consentit. Je m'éloignai, dans la plus vive tristesse, pour laisser au prêtre la liberté de son ministère.

Pendant cette triste cérémonie, il me vint à l'esprit d'entrer chez ma belle-mère. Je la trouvai mortellement affligée de l'indiscrétion de son père ; et sa douleur parut augmenter, en apprenant le danger de son mari. Elle ne me laissa pas le tems d'observer, si ce dernier sentiment était sincère. Monsieur, me dit-elle avec une abondance de larmes, que je suis à plaindre ! Et me jurant de l'écouter, elle me fit une troisième histoire de son mariage. Non seulement elle désavoua toute part à la mauvaise foi de son père, mais elle protesta qu'en devenant la femme du mien, elle avait senti tout ce qu'elle devait à la reconnaissance, aux lois conjugales, à l'honneur des deux maisons, surtout aux infirmités de son mari, et qu'elle avait porté cette disposition à l'autel. Pourquoi, dès le premier jour de son engagement, lui imposer d'humiliantes conditions, et le plus rigoureux esclavage ? Toute autre femme aurait-elle souffert cette insulte ? Son père, elle venait de l'apprendre, par des vues qu'elle condamnait et qu'elle avait ignorées, avait fait pour elle un traité si révoltant : mais pourquoi le mien l'avait-il cru nécessaire ? Quelle horrible tyrannie de la part des hommes ! Que ne commençait-on, avec elle, par la confiance et l'amitié ? Elle s'était récriée contre l'injustice ; elle s'était dérobée aux injures ; elle avait demandé un jour pour se consulter sur sa conduite ; c'étaient les seuls crimes qu'elle eût à se reprocher. Mais on la connaissait mal, si c'était par la contrainte qu'on prétendait l'assujettir au devoir. Elle avait reçu du ciel un cœur vertueux ; jusqu'au point, ajouta-t-elle, d'être plus sensible au péril où je lui représentais mon père, qu'à ses propres peines.

Je trouvai, non seulement beaucoup d'esprit à ma belle-mère, mais une parfaite vraisemblance à son apologie. Cependant ma réponse fut vague ; et le serment que je venais de faire commençant à me causer de l'embarras, je lui dis que j'applaudissais à ses sentiments, que la paix tarderait peu lorsqu'elle dépendrait de mes soins, et que j'espérais d'heureux éclaircissements de l'avenir ; mais que la situation, où j'avais laissé mon père, obligeait malheureusement de les différer. En effet, on vint m'avertir qu'elle n'était pas changée, et qu'après avoir satisfait au devoir de la religion, il demandait avec empressement à me voir. Ma belle-mère voulut me suivre. Je jugeai que sa présence ne pouvait contribuer à la tranquillité du malade, et je la priai d'entrer dans cette considération. Ses pleurs, qui ne cessaient pas, les expressions naturelles de sa douleur, soutinrent l'opinion qu'elle m'avait fait prendre de son caractère, et me disposèrent plus que jamais à la plaindre.

En arrivant chez mon père, je le trouvai seul encore avec le ministre ecclésiastique. Cet honnête homme, qui était le curé de notre paroisse, n'avait pas plus de lumières qu'il ne s'en trouve ordinairement dans le fond d'une campagne, où la plupart de ces chefs spirituels

s'en tiennent à leurs premières études, et n'ouvrent pas d'autres livres que ceux qui leur servent à l'église : mais avec de la droiture et du zèle, ayant condamné les emportements auxquels mon père s'était livré, il l'avait fait consentir à les rétracter. Approchez, monsieur, me dit-il avec assez d'onction, venez recevoir les dernières volontés d'un cœur pénitent. Vous êtes dispensé de votre serment ; et je suis chargé de vous défendre tous les projets de vengeance. J'approuvai beaucoup la pieuse disposition de mon père. Mais, n'ayant marqué mon consentement que par un signe de tête, je m'aperçus qu'il restait quelque scrupule au curé. Il se baissa vers son pénitent, qui ne prononçait pas un mot. J'entendis qu'après quelques exhortations, il lui représentait qu'une promesse si simple était suspecte dans un jeune homme, surtout accompagnée du silence ; et que pour mériter le pardon du ciel, il lui conseillait de me lier les mains par un serment contraire au premier. Vous sentez, ajouta-t-il, que l'un sera réparé par l'autre. Le malade n'opposa rien à cette décision : et moi, qui ne souhaitais que de rendre ses derniers moments tranquilles, je fis, dans les termes du curé, le serment qu'il me dicta. Ainsi dans l'espace d'un quart d'heure, j'avais juré solennellement de venger mon père et de ne le pas venger. Je m'attendais que ce prélude serait suivi de quelque ouverture de réconciliation avec S. O... et sa fille : mais rien ne paraissant y conduire, j'en fis la proposition au curé, que je pris un moment à l'écart. Il me répondit qu'il n'avait rien épargné pour inspirer ce désir à son pénitent, et qu'il n'avait pas eu le bonheur d'y réussir ; mais qu'il était parvenu à le faire renoncer au sentiment de la haine, et qu'il ne l'avait absous qu'à cette condition : qu'à la vérité il avait fallu lui passer le mépris, dans lequel il s'était retranché avec une opiniâtreté inflexible ; mais qu'il avait crû lui pouvoir accorder cette faveur, en se souvenant que l'Écriture, qui recommande la charité avec tant d'instances, ne parle nulle part de l'estime ; qu'après tout, je devais être tranquille sur le salut de mon père, parce qu'il lui croyait l'attrition.

Toutes ces idées, de la part du confesseur et du pénitent, n'auraient pu manquer de me réjouir dans une circonstance moins affligeante. Heureusement pour mon père, son mal n'alla point jusqu'à lui faire éprouver la valeur de ces principes. Mais sa guérison vint d'un côté, dont il ne l'attendait guère. Je le voyais comme enseveli dans les ombres de la mort ; et quoique son pouls eût repris un peu de force, mes yeux m'assuraient, autant que le témoignage du chirurgien, que l'incendie, répandu dans la poitrine et dans toutes les parties vitales, n'était pas diminué. Sa vue était obscurcie. Il respirait difficilement. Dans cette langueur, qui ne lui promettait pas quatre heures de vie, on ne pouvait tirer un mot de sa bouche. Il me vint à l'esprit de tenter une conquête, que le bon curé avait manquée. Je m'approchai de son lit ; et mettant dans mes regards toute la tendresse dont je me sentais le cœur pénétré, Monsieur, lui dis-je, si la violence de vos maux vous laisse quelque sensibilité pour la respectueuse douleur d'un fils, avec quel désespoir croyez-vous que j'envisage la perte d'un si bon père ! Il augmente sans mesure, lorsque je tourne les yeux sur le bonheur qui vous attendait, et que je vois prêt à vous échapper. Un moment que j'ai passé hors de cette chambre m'en a trop appris, pour le peu de fruit que votre situation m'en laisse espérer. Ah ! Que n'ai-je pu me l'imaginer plutôt ! J'ai vérifié que ma belle-mère est innocente, et qu'elle mérite vos adorations. Je l'ai vue. J'ai trouvé une femme inconsolable, qui pleurait la bassesse de son père, dont elle n'est informée que depuis deux heures ; qui gémissait d'en être accusée ; qui n'ayant pu comprendre plus tôt la cause de vos chagrins, se désespérait encore de son erreur, et qui, dans la demande qu'elle vous a fait faire aujourd'hui, n'avait d'autre objet que de se procurer le triste éclaircissement qu'elle a reçu ; brûlant ensuite de vous voir, et disposée à tout entreprendre pour se rétablir dans votre estime par des soins libres, par des tendresses, des sacrifices et des assiduités volontaires.

Elle ignorait encore l'accident qui me fait trembler pour vos jours. C'est une épreuve, à laquelle j'ai voulu mettre ses sentiments. Toutes mes expressions ne vous représenteraient pas la douleur, dont je l'ai vue saisie à cette affreuse nouvelle. Son visage a changé ; elle s'est abandonnée aux larmes ; elle a dit mille choses touchantes : son cœur était sur ses lèvres. Elle voulait pénétrer ici, me suivre, venir demander pour toute grâce, que ses services et ses pleurs fussent soufferts ; vivre, disait-elle, ou mourir pour vous. Je l'ai retenue malgré ses efforts. D'autres soins vous occupaient : et je n'aurais rien entrepris sans vos ordres. Mais voyant votre attention plus libre, j'ai cru vous devoir ces informations, qui peuvent être de quelque douceur pour vous.

Mon unique vue était effectivement d'adoucir les amertumes de mon père, et de le porter à la réconciliation que j'avais proposée. Je fus plus heureux que je n'osais l'espérer. S'il ne m'avait pas interrompu par des cris de joie, c'est que l'embarras de sa poitrine les arrêtaient encore. Mais, à chaque circonstance de mon récit, j'avais remarqué du changement dans ses traits. Ses yeux s'étaient éclaircis, et sa contenance était devenue plus ferme. Enfin son oppression même paraissant diminuer, il me demanda d'un air attendri, où était donc sa femme ? Vous la verrez à l'instant, lui dis-je ; c'est lui ouvrir la porte du ciel : et prenant son silence pour un ordre, je volai à l'appartement de ma belle-mère.

Je n'avais pas exagéré sa douleur : je la trouvai noyée dans ses larmes. Une flatteuse explication les ayant séchées tout d'un coup, je lui présentai mon bras, sur lequel je remarquai néanmoins qu'elle ne s'appuyait qu'en tremblant. Quelques mots la fortifièrent. Votre rôle, lui dis-je, est aisé, puisque le succès est certain. Je lui dois cette justice, qu'elle y mit autant de vérité que de décence et de grâces. Nous arrivâmes au lit de mon père : elle prit sa main, qu'elle serra dans les siennes, en penchant la tête affectueusement jusqu'à lui ; et de son côté, poussant un profond soupir, par lequel il sembla que sa poitrine se fût dégagée, il passa autour d'elle son autre main, dont il la serra quelque tems aussi, avec un mouvement fort passionné. J'avais commencé le miracle ; ma belle-mère l'avait achevé. Son empressement fut ensuite si vif et si naturel, pour rendre mille sortes de soins au malade, que par la vertu du même charme, il ne lui resta bientôt que ses infirmités ordinaires. Mais en accordant toute son affection à la fille, il demeura inflexible pour le père.

Le malheur que j'eus quelques mois après, de la perdre par un accident soudain, me laisse ignorer ce qu'il méditait en ma faveur. Dans la satisfaction qu'il me témoigna, de l'ardeur et du succès de mon zèle, il me promit que je m'apercevrais peu des avantages qu'il avait faits à ma belle-mère. On verra que le temps ou le pouvoir lui manqua, pour changer ses dispositions. Cependant la pension de deux mille écus me fut confirmée, avec délégation sur une de ses principales terres ; mais un fils moins respectueux aurait pu se plaindre, que, par les formalités dont cette promesse fut accompagnée, on parut y borner toutes ses prétentions. Ensuite, lorsque sentant moi-même la nécessité de faire le voyage de Paris, je recommençai à parler de mon départ, il me fut aisé de reconnaître que si l'on n'était pas revenu à me l'ordonner, je n'en avais obligation qu'à l'utilité qu'on avait tirée de mes services, et qu'on n'en désirait pas moins mon éloignement. Ma belle-mère en parut seule affligée, et je fus extrêmement sensible à cette généreuse bonté. Mes adieux furent si froidement reçus de mon père, que me rappelant cette indifférence après l'avoir quitté, j'en fus touché jusqu'aux larmes.

Je partis. Les réflexions, dont je fus assiégé dans ma route, furent celles qui devaient suivre naturellement cette étrange et prompte multiplicité d'aventures. Ce n'était pas la première fois que les mêmes idées m'occupaient. Un esprit actif, que je n'ai pas fait difficulté de m'attribuer, et qui m'avait rendu jusqu'alors mon oisiveté fort ennuyeuse,

n'était pas l'unique propriété de mon caractère. Le ciel m'avait partagé d'un fond naturel de philosophie, qu'une éducation militaire avait laissé sans culture, et que je ne reconnus qu'à force de l'exercer, mais qui me portait à méditer profondément sur tout ce que j'entendais ou que je voyais autour de moi. La chasse et la solitude avaient fortifié ce penchant. Je m'y livrai dans ma route, avec d'autant plus de goût, que la froideur de mon père m'avait laissé une tristesse réelle, qui me disposait seule à la rêverie. Toutes les scènes, qui venaient de se passer sous mes yeux, se retracèrent dans mon imagination. J'admire cette variété de passions et de mouvements, qui s'étaient succédés en si peu de jours, et qui n'étaient peut-être pas encore à leur terme. Un juste respect ne me permit pas de remonter aux causes, mais je fus vivement frappé de la bizarrerie des effets ; et cette impression fut si forte, qu'ayant fait six lieues jusqu'à M..., avec les chevaux de mon père, pour prendre la poste dans cette ville, où mes affaires devaient m'arrêter un ou deux jours, je ne me croyais pas à la moitié du chemin.

Les terres, qui me sont venues de ma mère, étant situées dans ce canton, j'y avais mon receveur, homme accrédité par un emploi de finance dont il était revêtu. J'appris, à sa porte, qu'il était mort la nuit précédente : c'était un motif de plus, pour faire quelque séjour à M... La familiarité, que j'avais dans cette maison, m'y fit entrer librement. On me dit que la veuve était dans des transports de douleur, qui faisaient tout appréhender pour sa vie. J'en fus peu surpris. Elle perdait un mari qui méritait d'être regretté. Ma visite parut augmenter son désespoir et ses larmes. Je m'employai à la consoler. Quelques amis, qui s'étaient rassemblés pour le même office, me dirent qu'ils s'y employaient inutilement, et qu'ils n'avaient jamais vu d'exemple d'une affliction si vive. Elle avait passé toute la nuit et le jour entier, sans prendre la moindre nourriture. En effet je fus témoin, pendant deux heures, de l'excès de ses peines, et de son obstination à rejeter toute sorte de secours.

Un ami sensé, n'espérant plus rien des motifs ordinaires de consolation, lui dit, en se retirant, qu'au milieu même de la douleur il fallait consulter la prudence ; qu'elle était jeune et sans biens ; que l'emploi de son mari et l'administration de mes terres ne pouvant demeurer entre les mains d'une femme, elle allait tomber dans une fâcheuse situation ; qu'il lui conseillait de ne pas perdre un moment, et de demander la succession du mort, pour quelque honnête homme, qui pourrait le remplacer. Ce discours, tourné adroitement, mais plein de raison et d'amitié, fut rejeté avec indignation. On l'avait interrompu vingt fois par des gémissements et des cris. Les biens et la vie n'étaient plus rien, pour une malheureuse femme, qui avait perdu l'unique bien pour lequel elle voulait vivre. Elle trouvait de la cruauté à lui proposer des remplacements : indigne proposition ! Horrible conseil ! Le jour même de sa perte ! Si près du cadavre de son cher mari, qui n'était pas encore au tombeau !

Toute l'assemblée ne laissant pas d'approuver une si sage ouverture, j'y joignis mes représentations ; et je promis toute la confiance que j'avais eue pour le mort, à celui qui lui succéderait. Je ne fus pas écouté. On ne répondit plus que par des sanglots, et par des signes d'horreur. L'ami, de qui le conseil était venu, cessa d'insister, et se contenta de dire, en sortant, qu'il n'avait suivi que les inspirations de l'amitié ; d'autant plus que vraisemblablement il serait trop tard le lendemain, parce que les emplois des fermes étaient bientôt enlevés ; mais qu'il se serait chargé, avec joie, d'écrire par l'ordinaire du soir. Il sortait. La jeune veuve se réveilla. Elle le fit rappeler. Hé bien, monsieur, lui dit-elle, d'un œil presque sec et d'un ton radouci, écrivez donc, écrivez puisqu'il le faut. Mais si je prends un autre mari, ce ne sera jamais que le frère Ambroise. Soit, madame, répondit l'officieux conseiller ; soit le frère Ambroise. Il partit, en souriant, pour prévenir l'heure de la poste.

Les autres se regardaient mutuellement, avec un sérieux forcé, qui semblait couvrir quelque mystère. Je vis le moment, où cette grave assemblée allait éclater de rire. Pour moi, qui ne pouvais pénétrer les apparences, je sortis civilement, après avoir renouvelé mes promesses à la belle veuve ; mais ce fut pour suivre l'auteur du conseil, qui ne pouvait être fort éloigné. Je le rejoignis, à peu de distance. Il jugea de mes intentions, en me voyant sur ses traces. Je devine votre curiosité, me dit-il. Si vous ne connaissez pas notre petite ville, vous avez trouvé ce dénouement fort obscur, et vous l'allez trouver fort comique. Votre intérêt doit vous faire souhaiter d'être instruit. Frère Ambroise, car ce nom m'a paru vous étonner, est un grand et jeune quêteur, depuis quelques mois novice convers des capucins, qui fait tourner la tête à toutes nos femmes ; honnête homme et de bonnes mœurs, comme tous les religieux de cet ordre, mais d'un teint si frais, d'un œil si vif, et d'une si belle physionomie, qu'on le croirait fait pour tout autre sort, si la fortune était attachée à la bonne mine. Peut-être les voies vont-elles s'ouvrir pour lui. J'ignore quels ont été ses progrès dans le cœur de la belle veuve. Mais vous l'avez entendue ; elle s'est déclarée nettement, et les circonstances ne laissent rien désirer à l'explication. Cependant on n'a jamais fait de reproche à la conduite de cette femme ; et jusqu'au moment d'un aveu si singulier, j'aurais parié pour sa vertu. Il me paraît encore impossible que les emportements de douleur, dont vous êtes témoin comme moi, ne soient pas sincères ; et mon embarras est à les comprendre : je me proposais, ajouta-t-il, de tirer la vérité de l'heureux quêteur ; il doit ce retour à ce que je vais faire pour lui.

J'approuvai cette résolution, mais, à la vérité, par d'autres motifs : et je priai celui qui me faisait ce récit, de me procurer un moment d'entretien avec le quêteur. Après la scène lugubre que j'avais encore devant les yeux, je ne pouvais croire, comme lui, que le cœur de la veuve se fût expliqué, dans un aveu si peu mesuré de ses sentiments. J'aimais mieux penser qu'une excessive douleur avait troublé sa raison. Il était trop tard, pour voir le frère Ambroise avant la nuit. Notre visite fut remise au lendemain.

Je retournai le soir chez la veuve, où, malgré la tristesse de l'appareil, diverses raisons m'obligeaient de prendre le logement que j'étais dans l'usage d'occuper. Je ne la vis point, parce qu'après l'enterrement, auquel j'avais assisté, on avait déclaré, à sa porte, qu'elle ne verrait personne. Mais j'appris, par les informations de mes gens, qu'on avait cessé d'entendre ses gémissements depuis mon départ, qu'elle avait paru fort impatiente de voir enlever le corps par les prêtres, et que s'étant mise ensuite au lit, elle avait laissé toute sa maison fort tranquille.

Ces apparences ne m'ôtèrent pas mes idées ; jusqu'au lendemain, que m'ayant fait prier elle-même de passer dans son appartement, elle me tint ce discours. Je ne puis trop vous remercier, monsieur, de la généreuse disposition où vous êtes pour moi ; et si j'obtiens ce que vous désirez en ma faveur, mon étude sera de répondre à votre bonté. J'ai compris que le parti, dans lequel on m'engage, est le seul qui convienne à ma situation. Ainsi je ne rétracte point le choix qu'on m'a conseillé ; il fera connaître que la raison seule me détermine. Tout autre, embrassé avec la même précipitation, ferait mal juger de mes sentiments. Je commence donc par vous assurer que de ma vie, je n'ai eu de communication avec le frère Ambroise : mais, sur sa figure, que j'ai vue plusieurs fois, j'ai pris la plus haute idée de son caractère, et j'ai plaint son sort. Ensuite, monsieur, comme les affaires qui m'attachent à votre service semblent vous donner quelque droit sur ma conduite, je vous demande en grâce de prendre celle du nouveau joug qu'on m'impose. Vous connaissez la malignité des hommes. Un mariage, qui se fera par votre entremise et sous vos yeux, sera regardé comme votre ouvrage, et vous me sauverez de la raillerie publique.

Ce langage m'apprenait premièrement que la veuve de mon receveur n'avait pas perdu l'esprit ; en second lieu, qu'elle aimait l'honneur ; et que l'adresse ne lui manquait, ni dans la couleur qu'elle donnait à son choix, ni dans le plan qu'elle avait imaginé pour satisfaire son inclination. Mais je n'en voyais pas plus clair à la prodigieuse révolution de ses sentiments ; et ne pouvant regarder la scène du jour précédent comme une misérable comédie, qui ne m'aurait inspiré qu'un parfait mépris pour elle, je demeurais dans tout l'embarras que j'avais cru levé par une autre supposition. Cependant, son adresse même me la faisant juger fort utile à mon service, je ne me défendis pas d'entrer dans ses vues, surtout après avoir réfléchi qu'elles pouvaient me conduire à l'éclaircissement que je désirais. Je me réduisis à lui demander, s'il n'y avait pas d'obstacle à craindre de la part du frère. Non, j'en suis sûre, me répondit-elle, avec un empressement qui répondait mal à la réserve qu'elle venait d'affecter, mais qui s'accordait fort bien avec l'effusion de cœur dont j'avais été témoin le jour précédent. Dans le discours médité qu'elle m'avait tenu, son mari n'avait pas été nommé ; et je fis aussi cette réflexion. Elle conclut, néanmoins, par une remarque où sa mémoire était rappelée : je craindrais, me dit-elle, d'aller plus vite qu'il ne convient à la bienséance après une perte si récente, si votre départ ne devait pas être si prompt. D'ailleurs on m'a fait entendre que je ne pouvais espérer la grâce, qu'on demande pour moi, qu'en hâtant un peu mes résolutions. Je lui dis que mes affaires me demandaient effectivement à Paris, où j'avais même annoncé le jour de mon arrivée ; et que je n'avais compté d'en passer que deux, au plus, à M...

J'étais résolu, en la quittant, de voir aussitôt son frère Ambroise ; et j'avoue que l'impatience d'approfondir ce mystère avait autant de part à ma diligence, que l'intention de la servir. Ma promesse m'obligeait de prendre avec moi son ami, qui devait servir d'ailleurs à m'ouvrir les voies. Nous nous rendîmes ensemble au couvent.

Je vis, dans le frère Ambroise, toutes les perfections qu'on m'avait vantées : c'est-à-dire, qu'avec l'air frais et vigoureux, il était d'une figure, que la difformité même de son habit n'éclipsait pas. Son teint avait un éclat surprenant ; et lorsqu'après nous avoir salués avec une modestie extrême, il leva la vue sur nous, j'admirai deux grands yeux bleus, à fleur de tête, qui nous couvrirent de leurs rayons. Je fus présenté, comme nous en étions convenus, à titre d'ami de l'ordre, qui possédait des terres considérables autour de la ville, et qui devait être de quelque poids pour le quêteur du couvent. Mon dessein était de l'engager dans un entretien, qui pût me faire juger de son esprit et de ses qualités naturelles. Je trouvai, dans tous ses discours, une simplicité qui me causa de l'étonnement. Lorsque le félicitant de sa bonne mine, je lui demandai comment tant de charmes se trouvaient ensevelis dans un cloître, il me répondit que tout le monde lui faisait ce compliment. Vous le méritez, répliquai-je ; j'ai peine à concevoir ce qui peut vous avoir fait renoncer aux avantages, que vous pouviez espérer d'une si belle physionomie. Il me dit qu'un pauvre garçon était trop heureux de trouver de quoi vivre en servant le ciel. Je pris une fort mauvaise idée du génie et de l'éducation du frère Ambroise.

Cependant ses réponses étaient accompagnées d'un sourire, qui n'était pas aussi grossier que son langage. Je l'excitai, par des questions plus badines. Il parut entendre et goûter quelques plaisanteries galantes. Je me rappelai la méthode du Poge, pour guérir l'invincible stupidité de son élève. L'effet en aurait été plus prompt sur un homme aussi bien fait que le frère Ambroise, dans lequel, suivant les lois ordinaires de la proportion, elle n'aurait pas trouvé la résistance intérieure de l'irrégularité des organes. Un quart d'heure du même entretien me fit voir, du moins, qu'il n'avait pas besoin de remède violent, et que l'esprit lui manquait moins que l'usage. Mes soupçons croissant sur quelque liaison secrète

avec la veuve, je lui parlai d'elle, comme d'une femme qu'il devait connaître. Il rougit. Cette dame, me dit-il, faisait de grandes aumônes au couvent. Il les prenait chaque semaine à sa porte. Quelquefois elle paraissait à sa fenêtre, d'où elle se recommandait à ses prières ; mais le silence, prescrit aux quêteurs novices, ne lui permettait pas de répondre. Jamais donc, repris-je, il ne vous arrive de lui parler ? Jamais, me dit-il. Cependant, insistai-je, je sais d'elle-même qu'elle vous estime beaucoup, et qu'elle vous croit les mêmes sentiments pour elle. Mes instances le surprirent. Il me regarda. Il rougit encore. Enfin, se croyant peut-être intéressé à se disculper, il se hâta de répondre que si je le savais d'elle-même, elle devait m'avoir dit aussi, qu'une seule fois, c'était un mardi, le voyant arriver à sa porte, elle lui avait apporté de ses propres mains l'aumône ordinaire, et qu'au moment qu'il s'était baissé, pour la recevoir avec plus de respect, elle lui avait dit à l'oreille qu'il était beau comme un ange : que dans cette occasion, il n'aurait pas crû violer la règle, en faisant un mot de réponse pour la remercier de sa charité ; mais qu'elle s'était retirée aussitôt : qu'ensuite, lui voyant tant de bonté pour lui, il n'avait jamais manqué, lorsqu'elle venait à l'église, de lui présenter la meilleure chaise, et de l'avertir quand la messe était prête à commencer. Vous la regardez souvent, interrompis-je. Quelquefois, répondit-il avec une nouvelle rougeur.

Cette naïveté me charma. Je tenais le fil ; et la vraisemblance me parut assez bien établie, dans les explications que j'avais reçues de part et d'autre. Il ne me resta que beaucoup d'admiration pour une aventure si bizarre ; mais, sans m'y livrer trop, je pensai à remplir de bonne foi ma commission. Hé bien, mon frère, dis-je au beau quêteur, l'estime de madame... est si réelle, que si votre reconnaissance y répond, vous pouvez devenir un des plus heureux hommes du monde. La mort du mari, quoiqu'un peu récente, vous ouvre les voies pour lui succéder. Il était mon receveur. Je vous offre cette place pour dot. Madame... obtiendra vraisemblablement le contrôle, qui sera la sienne. Voyez ce que la fortune et l'amour font pour vous ; et ne craignez pas de nous ouvrir votre cœur. Il me répondit timidement, mais avec plus de recherche dans ses termes, que si je ne prenais pas plaisir à l'embarrasser, je le surprénais beaucoup ; qu'il était extrêmement touché de la bonté de madame... et de la mienne, et qu'il en parlerait au père gardien. Non, lui dis-je : ce n'est pas le père gardien qu'il faut consulter ; c'est vous-même. Votre cœur seul doit vous dire, si mes offres lui conviennent. La question consiste à choisir, entre cet habit et celui que vous pouvez prendre à sa place.

Sa vocation était si peu pour le cloître, qu'elle ne résista pas un moment à l'épreuve. Bonne méthode, en effet, et plus infaillible que toutes les rigueurs du noviciat, pour purger l'état religieux de tant de mauvais sujets, qui n'ont d'abord été qu'imprudents ou malheureux dans leur choix. Frère Ambroise ne m'eut pas plutôt assuré de ses dispositions, que lui laissant faire ses adieux au père gardien, je chargeai mon guide de le vêtir proprement, et j'allai rendre compte à la veuve du prompt succès de mes soins.

Je la trouvai dans une langueur, que je ne lui fis pas la grâce d'attribuer à son deuil ; surtout lorsqu'applaudissant à sa pénétration, je l'eus assurée qu'elle avait deviné fort habilement les sentiments du quêteur. Ses yeux s'animent ; et son impatience devint fort vive, pour obtenir des explications que je pris plaisir à lui donner par degrés. Cependant après les avoir reçues avec une joie mal déguisée, ses réflexions, apparemment sur les circonstances, ou peut-être l'air badin dont j'avais égayé mon récit, lui firent prendre un visage fort sérieux. Elle répéta ce qu'elle m'avait dit deux heures auparavant, de l'indécence dont elle aurait été la première à s'accuser, si ses amis ne l'eussent forcée de prendre un parti si contraire à son attente. Elle craignait, ajouta-t-elle en baissant la vue, que malgré mon extrême complaisance, sa facilité à suivre un conseil violent, ne lui fît perdre quelque

chose de mon estime. Ce langage, que je pris pour un retour à l'artifice, ne m'inspira rien moins que de la pitié. Je lui garantis toute l'estime qu'elle semblait désirer ; mais, dans l'embarras où les scènes du jour précédent me laissaient encore, je la mis à prix. Mon estime, lui dis-je, d'un air si riant qu'il la fit sourire elle-même, mes services, qui viennent de commencer fort heureusement, dépendront d'un mot d'éclaircissement que j'exige. La dissimulation serait à présent de mauvaise grâce avec moi. Je demande d'où venait hier ce déluge de pleurs, qui nous alarma pour votre santé ; et comment, avec un goût déclaré pour le quêteur, vous avez pu ressentir cette excessive affliction pour un autre.

Elle demeura quelques moments pensive, en me regardant d'un œil incertain. Enfin, pressée par d'autres instances, vous me faites une question, répondit-elle, que je ne me suis pas encore faite à moi-même. Je m'examine ; car je veux vous satisfaire de bonne foi. Il est certain que j'ai toujours eu la conduite et les sentiments d'une honnête femme. J'aimais sincèrement mon mari, et je l'ai pleuré de même. Mais je ne prétends plus vous cacher que depuis quelques mois, j'ai des mouvements fort tendres pour le frère Ambroise. Il me semble que dans la situation où j'étais, perdant un mari si cher, et ne voyant aucun jour à réparer ma perte avec goût, ce double malheur explique assez bien la douleur qui vous étonne. C'est-à-dire, interrompis-je, que vous les pleuriez tous deux ; l'un, parce qu'il n'existait plus ; et l'autre parce que vous désespériez de l'obtenir. Fort bien : mais vous ne levez pas ma difficulté qui est de comprendre l'union de deux causes opposées, pour opérer avec la même force un effet commun. Opposée ; pourquoi donc ? Répliqua-t-elle, lorsque j'ai commencé par établir que l'un ne m'a jamais rien fait entreprendre, rien fait désirer, de contraire à l'autre. La haine et l'amour sont opposés ; mais l'amour ne l'est pas à l'amour : c'est le même sentiment, qui peut s'exercer pour deux objets lorsqu'il est tranquille ; et qui les perdant tous deux, dans un cas tel que j'ai pu supposer le mien, est suivi d'une douleur d'autant plus vive, qu'elle est double comme sa cause. Cette métaphysique me parut ingénieuse : mais je trouvai, dans la raison, et dans l'expérience commune, des armes pour la détruire. Sur ce pied, repris-je, vous ne deviez pas vous récrier si furieusement contre la proposition de prendre un second mari qui n'aurait pas été le frère Ambroise. Vous en auriez aimé trois, comme deux. Un objet de plus n'aurait rien changé à la nature du sentiment. Elle prétendit que sa douleur aurait été suffisante pour fermer son cœur à toute nouvelle impression. Mais cette réponse ne levant pas le fond de l'objection, je la réduisis à confesser que le cœur n'est pas capable de deux amours, du moins au même degré ; et par conséquent, que celui qu'elle avouait, pour le frère Ambroise, étant né d'abord au préjudice de l'affection conjugale, il devait avoir emporté la balance. J'aurais pu conclure aussi qu'il y avait eu peu d'égalité dans les deux douleurs ; et le prompt oubli de celle, dont la cause n'avait pas cessé, semblait être un argument sans réplique : mais j'avais promis mon estime à la belle veuve, et je ne cherchais pas à me rétracter.

Dès le jour suivant, frère Ambroise me fut amené dans sa nouvelle parure. Je me chargeai volontiers de l'introduire auprès d'une femme qui devait être bientôt à lui ; et cette scène me promettait encore de l'amusement. Il avait, avec la bonne mine que je lui avais trouvée sous un habit moins avantageux, déjà toute la confiance que sa figure et son bonheur étaient capables de lui inspirer ; les épaules néanmoins trop épaisses ; et dans sa contenance générale, l'air un peu pesant. Je crus lui devoir quelques leçons sur l'essai de galanterie qu'il allait faire. Il les reçut avec autant de remerciements, que s'il en eût senti le besoin : cependant, soit que le noviciat, en amour, soit moins long que dans l'ordre qu'il avait quitté, ou qu'avant son entrée dans le cloître il en eût déjà quelque teinture ou que le bon sens, dont il était mieux pourvu que je ne le croyais encore, et qui s'est fait remarquer

dans toute la suite de sa vie, soit au fond la meilleure règle de tout ce qu'on nomme bienséances, il sut observer des apparences si naturelles de reconnaissance et de tendresse, avec des égards si mesurés de respect et de modestie, qu'un homme consommé dans le monde n'aurait pas été capable d'une conduite plus sage. La veuve que j'avais fait prévenir sur notre visite, avait tempéré l'appareil du deuil par de petites recherches de coquetterie. Elle était encore dans l'âge de plaire ; et son favori, ou, si l'on veut, son amant, que je ne dois plus nommer frère Ambroise, ne pouvait douter qu'il n'en fût excessivement aimé. Cependant tous les avantages qu'on lui prodiguait, et tant de flatteuses préventions, n'eurent pas le pouvoir de l'enivrer. Si ce fut par mon conseil qu'il commença par se jeter aux pieds de sa belle, il n'eut obligation qu'à lui-même de ses expressions simples, mais respectueuses et passionnées. Elle se contint aussi dans des bornes si décentes, que le spectacle n'eut rien d'aussi risible pour moi, que je m'y étais attendu. En un mot, il me fit prendre une fort bonne idée de l'un et de l'autre ; et j'oubliai volontiers que, suivant toutes les apparences, ils avaient commencé tous deux par l'hypocrisie.

L'arrangement établi dans mes affaires subsistant par l'engagement que je prenais avec eux, les raisons, qui m'avaient conduit à M... ne m'y arrêtaient pas plus longtemps que je ne me l'étais proposé. Je laissai les deux amants dans une mutuelle satisfaction, et j'appris bientôt qu'elle avait été comblée par la réponse qu'ils attendaient. On leur accordait ce que la veuve avait demandé. La condition d'un second mariage, dont on faisait dépendre cette faveur, fut un voile honnête pour l'impatience de leurs sentiments. Elle fut remplie, après les délais indispensables de l'usage et de la bienséance. Quoique la singularité de l'aventure m'eût porté, plus que la raison et l'intérêt, à remplacer si légèrement mon receveur, je ne perdis rien au change, et le temps fit voir qu'avec tous mes soins je n'aurais pu faire un meilleur choix. L'heureux substitut devant fournir plus d'une épisode à cet ouvrage, on sera surpris de la rapidité de sa marche, dans le chemin de l'honneur et de la fortune.

Ma chaise, où je rentraï le troisième jour, me parut un cabinet philosophique, dans lequel j'eus toute la liberté que je désirais, pour m'abandonner à mes réflexions. Combien n'en fis-je point sur cette variété de formes, de situations et de sentiments, dont j'avais été témoin pendant deux jours, et qu'à peine avais-je eu le tems d'observer, mais qui se représentaient successivement à ma mémoire ? L'ordre du raisonnement ne m'était pas encore assez familier, pour me faire remonter aux principes, par la liaison des effets avec leurs causes ; mais, dans les efforts que je faisais pour expliquer tant d'obscurités, si je ne parvenais pas à satisfaire ma curieuse raison, je me sentais le cœur et l'imagination tellement intéressés, que je ne me lassais pas d'une méditation si singulière à mon âge. Caprices, inconséquences, amours et haines aveugles, ruses, emportements, contradiction de l'intérieur et du dehors, réalité démentie par l'apparence ; c'est tout ce que je recueillais de mes souvenirs ; et sans pénétrer plus loin, la force du tableau m'attachait. Les traces profondes, que j'avais emportées de mes observations domestiques, revinrent se joindre à celles qui me restaient de ces nouvelles spéculations. Je fus obsédé de cette foule d'images. Bientôt, par une espèce de contagion, tout ce que je rencontrai dans ma route s'offrit à moi du même côté. Je commençai à ne plus rien voir, que sous quelque-une de ces bizarres couleurs.

Dès le premier jour, en changeant de chevaux à la poste, mes yeux furent attirés par la vue de plusieurs personnes qui semblaient se quereller. Je demandai quel était le sujet de leur différend. On me dit que c'étaient de pauvres gens du village, qui ne cessaient pas d'en insulter un plus riche, par des reproches sur la source de son opulence, et que cette guerre durait depuis longtemps, sans que l'autorité même de la justice eût été capable de l'arrêter.

Cette réponse excitant ma curiosité, on continua de me raconter qu'un homme de la paroisse et sa femme, à l'exemple de quantité d'autres misérables, que les lois ont laissés jusqu'à présent sans punition, avaient entrepris de se tirer de la pauvreté par une voie fort étrange. Ils avaient un enfant dans le premier âge, dont ils avaient mutilé ou disloqué si cruellement tous les membres, qu'en ayant fait un vrai monstre, ils s'étaient promis de faire admirer sa difformité dans toutes les provinces du royaume, et de s'enrichir par le prix du spectacle. Cette barbare exécution ne put être cachée si soigneusement, qu'elle ne fût découverte par un paysan de la même famille. Il en fut saisi d'horreur, jusqu'à prendre la résolution de dénoncer ses parents à la justice. Mais quelques menaces, qui firent éclater son dessein, leur firent chercher le moyen de s'en garantir. Ils imaginèrent de le mettre lui-même dans leurs intérêts, en l'associant à leurs espérances, et lui promettant sa part au profit. Cet expédient leur réussit : il sacrifia, comme eux, tous les sentiments de la nature au désir de gagner de l'argent ; et leur entreprise, suivie de concert, fut poussée avec tant de succès, que dans l'espace de cinq ou six ans qu'ils employèrent à parcourir le royaume, ils amassèrent plus de cinquante mille écus. Mais pendant leurs courses, le père et la mère moururent successivement. Leur enfant même fut saisi d'une mort prématurée, après avoir été jusqu'au dernier moment la victime de leur brutale avarice, par la vie douloureuse qu'il avait menée dans un corps où toutes les fonctions animales étaient irrégulières et violentes. La succession du trésor étant demeurée à l'associé, il ne put résister à l'amour de la patrie, qui a des charmes pour tout le monde, suivant le langage du poète, mais des charmes invincibles pour les âmes du commun. Il revint dans son village, où le changement de sa fortune n'excita d'abord que de l'admiration. Il y acheta des biens considérables, à mesure que l'occasion s'en offrit ; et rien n'y manquait à son établissement. Mais on n'y avait pas oublié l'origine de cette métamorphose, qu'il avait eu l'imprudence de faire éclater dans son premier démêlé avec le père du monstre. La jalousie impitoyable des pauvres, surtout contre ceux qu'ils voient sortir du même ordre, et dont le bonheur semble aggraver leur misère, avait bientôt réveillé l'odieuse histoire. Il ne pouvait faire un pas, sans essuyer des railleries offensantes ou d'humiliants reproches. Son chagrin ne faisant qu'irriter l'envie, ces scènes se renouvelaient tous les jours ; et c'en était une, qui venait de se passer sous mes yeux.

Nouveau sujet d'exercice, pour le tour que mes réflexions avaient pris. Cependant elles tombèrent d'abord sur la triste situation d'un homme, à qui, malgré la bassesse des moyens qui l'avaient enrichi, je ne voyais pas d'autre reproche à faire, que d'avoir fait céder sa juste horreur pour le crime, à l'avidité de gagner du bien. Je m'assurai, par mes informations, qu'il faisait d'ailleurs un honnête usage de son revenu ; et la pitié m'inspira de le servir, par une voie d'autant plus certaine, que l'idée en était prise de lui-même, et le succès avéré par son exemple. Sur le champ je me fis conduire à sa maison. Mon train étant assez leste, je remarquai en chemin que les paysans, qui me virent descendre à sa porte, admiraient entre eux cette visite, et semblaient en raisonner avec une sorte de respect ; autre sujet de réflexion sur les mouvements qui s'entrechoquent dans le cœur des hommes ; car c'étaient les mêmes, apparemment, qui venaient de l'injurier. Mais cette observation n'avait qu'un rapport indirect à mes vues. J'entrai d'un air familier. Quelques traces d'humeur sombre m'aident à distinguer tout d'un coup l'inconnu, que je jugeais digne de ce bon office. Monsieur, lui dis-je, du ton le plus obligeant, je sais votre histoire ; je sais les chagrins dont elle empoisonne votre vie. Voici le remède, ou je suis trompé. Souvenez-vous de ce qui vous a réconcilié avec l'auteur de votre fortune, après l'avoir voulu perdre ; c'est l'intérêt seul. Mettez vos ennemis dans le même cas. Qu'ils éprouvent vos bienfaits. Une légère partie de vos richesses, que vous emploierez à rendre leur propre vie plus douce, peut

vous assurer de la tranquillité pour la vôtre, et l'affection de ceux que vous aurez obligés : c'est le conseil d'un ami, que votre infortune vous a fait, et que la générosité seule intéresse à votre sort.

Je voulus me retirer aussitôt, avec le plaisir d'avoir fait une bonne œuvre, mais doutant au fond si je ne serais pas regardé, d'un homme de cette trempe, comme un jeune fou, qui venait grossir le nombre de ses railleurs. Il me retint d'assez bonne grâce, et sa réponse fut un vif remerciement. Cette politesse fut suivie d'un aveu de ses chagrins. Il m'avait vu, à la poste, me dit-il ; et la honte d'être insulté devant moi, lui avait fait précipiter sa retraite. La vie lui devenait insupportable. Son malheur était si continu, que ne pouvant y remédier, il pensait à se défaire de son bien, pour quitter le lieu de sa naissance, et se dérober à la fureur de l'envie. Sa malignité n'y perdrait rien, répondis-je. Elle vous suivrait. Elle serait capable de s'attacher à tous vos pas. L'envie a les yeux d'Argus et toutes les bouches de la renommée. Mais, par la voie que je viens de vous ouvrir, vous pouvez la forcer au silence, et peut-être à l'admiration, qui n'ira point sans la reconnaissance et l'estime.

Il se laissa persuader ; et son embarras ne semblait être que sur les moyens d'exécuter mon conseil. J'en avais trop fait, pour demeurer en chemin. Je lui demandai s'il connaissait tous ses ennemis. Il me dit qu'il n'en avait pas d'autres que les pauvres de la paroisse, auxquels il semblait qu'il eût dérobé leur bien, quoiqu'il n'eût jamais fait de tort à personne. C'était peindre assez naïvement l'impression que fait le bonheur d'autrui, sur cette misérable espèce d'humains. Je me rappelai une fondation de mes pères, qui nous avait toujours fait honneur dans notre canton, et qui consistait à faire distribuer, chaque semaine, une quantité réglée d'aumônes. Cet usage avait servi depuis longtemps, non seulement à soulager les pauvres familles, mais à les faire sortir de la misère, par le soin qu'on avait, en même temps, de faire valoir, à leur profit, les fruits journaliers de leur travail ; et nous passions pour les créateurs d'un grand nombre d'honnêtes fermiers, que cette raison attachait cordialement à notre service. Je traçai ce plan à mon disciple, dont la docilité commençait réellement à m'intéresser. Il y consentit, dans la mesure de ses forces. Son revenu allait au-delà de six mille livres ; je lui proposai d'en sacrifier cinquante pistoles. Ce n'est pas à votre seul repos, lui dis-je, c'est à la religion, à l'État, que vous ferez ce glorieux sacrifice ; et je vous vois non seulement heureux et tranquille, mais à jamais illustré dans votre patrie. Un peu d'emphase que j'avais mis dans ma voix, et la force réelle de cette image, le pénétrèrent si vivement, qu'il m'offrit la disposition de tout son bien. Le cœur des hommes, dis-je en moi-même, est donc capable, dans tous les ordres, indépendamment de la naissance et de l'éducation, d'être remué par un grand motif, et flatté d'un sentiment noble !

Loin d'en abuser, je contins l'ardeur que j'excitais, et je fis venir le bailli et le curé du village, qui dressèrent sur le champ l'acte de fondation. Il portait que l'honnête fondateur, dans un mouvement de reconnaissance pour le ciel, auquel il devait son bien, et de charité pour les pauvres habitants, qui ne rendaient pas assez de justice à l'affection qu'il leur portait, donnait volontairement à la paroisse, sur des fonds connus, cinq cents livres de rente perpétuelle, dont trois cents devaient être employés à leur nourriture, et le reste à l'entretien d'un clerc, pour l'instruction de leurs enfants. Au prix actuel du blé, dans une province fort abondante, c'était environ cent cinquante livres de pain pour chaque semaine. Le bailli, transporté de joie et d'admiration, se chargea d'assembler les habitants à l'heure même, et de leur faire la lecture de cet acte. Je demurai quelques moments seul avec mon disciple, qui me remerciait de sa propre générosité, et dont le cœur semblait élargi, depuis qu'il avait été capable d'une si belle résolution. Mais ce n'était rien, en comparaison du

spectacle qui suivit. Le bailli, reparaissant bientôt, nous apprit que sa lecture avait été reçue avec de grandes acclamations : et soit par son ordre, ou par un mouvement naturel de reconnaissance, le bruit d'une foule de paysans, qui ne l'avaient pas quitté, se fit entendre à la porte. Je ne vis aucun danger à la faire ouvrir. C'étaient, non seulement les chefs du village, qui venaient faire les remerciements de la paroisse à son bienfaiteur, mais les pauvres habitants, entre lesquels il reconnut quelques uns de ses plus insolents ennemis, qui, n'osant entrer, lorsqu'on eut ouvert, se jetèrent à genoux avec un grand cri.

Les chefs furent introduits, et firent leur compliment. Je voulus faire observer cette agréable révolution à celui qui la causait : mais il en était plus frappé que moi ; et ses yeux, fixés sur la porte de sa cour, où les pauvres, sans quitter cette posture humiliée, le comblaient de bénédictions, m'apprenaient combien son cœur était touché. Je lui proposai de faire quelque libéralité présente, à cette troupe de misérables. Il me regarda, d'un air étonné. Oui, me dit-il ; et s'étant échappé légèrement, il revint avec quelques pistoles, qu'il leur fit distribuer. J'avoue que je fus surpris moi-même de l'effet de mon conseil. Ils avaient été jusqu'alors à genoux, mais se prosternant avec de nouveaux cris, ils se mirent à baiser la terre, en la pressant de leurs mains et de leurs lèvres, comme si toute autre expression leur eût paru trop faible, ou leur eût manqué. Je jetai les yeux sur le bienfaiteur public, et je vis couler quelques larmes des siens. Cette scène avait assez duré pour moi, et ne demandait plus mon secours. Je pris un moment, pour me dérober dans la confusion ; et me glissant dans ma chaise, dont mes gens ne s'étaient pas éloignés, je partis avec toute la vitesse des chevaux. Ma première idée fut que mon disciple et tout le village pourraient ignorer jusqu'à mon nom ; mais je fus privé de ce plaisir, par l'indiscrétion de mon valet de chambre, à qui les paysans avaient demandé qui j'étais. C'était m'exposer à des importunités de reconnaissance, dont je ne pus me garantir dans la suite, et qui n'eurent d'agréable, pour moi, que la confirmation qu'elles m'apportèrent du succès de mes conseils.

D'une infinité de réflexions sur le service que j'avais rendu, rien ne me laissait plus d'étonnement que d'avoir trouvé dans l'âme du fondateur, et dans celles des paysans mêmes, une généreuse sensibilité qu'ils ne se connaissaient pas, et dont je ne pouvais néanmoins douter, après des témoignages si réels. Ma peine était à comprendre, que possédant en effet ce précieux don du ciel, ils ne l'eussent pas exercé plutôt, et que pendant toute leur vie, peut-être, ils ne se fussent livrés qu'aux noirs mouvements de la haine et de l'envie. Le plaisir de la tendresse, et de la bonté, n'est-il pas, disais-je, le plus doux de tous les sentiments ? Et lorsque le cœur en est capable, comment peut-il en préférer d'autre ? Ces secrets de la nature étant encore inexplicables pour moi, je me bornais à les observer : mais chaque rencontre augmentait mon goût pour cette étude, et semblait m'y ramener d'elle-même.

Plus loin, dans un autre changement de poste, un mendiant, accompagné de sa femme, et d'un fils âgé de neuf ou dix ans, se recommanda modestement à ma charité. Les apparences n'ayant d'extraordinaire, que cet air de famille abandonnée, je lui demandai si l'enfant était à lui ? Oui, monsieur, répondit-il. Le ciel nous en avait donné deux : nous avons eu le malheur de manger l'autre. Je craignis de l'avoir mal entendu, et je le priai de répéter une réponse si révoltante. Il tira, d'un mauvais portefeuille, quelques papiers qu'il me présenta. J'y jetai les yeux. C'étaient des certificats, revêtus de la meilleure forme, par lesquels plusieurs officiers militaires attestaient qu'à l'exécution du traité d'Utrecht, lorsque les français avaient évacué la baie d'Hudson, le porteur, employé au fort Nelson par les agents de la compagnie, s'étant engagé, avec sa famille, dans une chasse des esquimaux, y avait été si cruellement pressé de la faim, qu'à l'exemple de cette barbare nation, il avait été

forcé de manger l'un de ses deux enfants, pour sauver la vie à l'autre, à sa femme, à lui-même ; et que sur l'aveu, qu'il en avait fait volontairement après son retour, on n'avait pas cru devoir punir un crime forcé. Cette explication me saisit d'une si vive horreur, qu'ayant jeté les papiers par la portière, et levé fort brusquement ma glace, je tournai la tête, pour éviter la vue de trois misérables, dont le seul voisinage me faisait frémir. Mes oreilles mêmes se fermèrent tellement à leurs supplications, que je fus quelques moments sans les entendre. Cependant, le mari s'étant écrié d'un ton douloureux que je le chargeais donc des rigueurs du sort, et que j'étais sans pitié pour un malheureux père, dont la situation et les tourments n'avaient jamais eu d'exemple ; cette pitoyable exclamation, jointe, aux sanglots de la femme, qui ne furent pas moins naturels, calma tout d'un coup mon aversion ; et livra mon cœur au sentiment le plus opposé. Je me souvins d'avoir lu, dans nos voyageurs, que ces horribles extrémités sont assez fréquentes au nord de l'Europe, et que les sauvages mêmes qui n'y sont pas naturellement cruels, les regardent comme le dernier malheur. Un tendre intérêt pour les souffrances d'un père et d'une mère qui s'y étaient vus réduits, succéda si promptement à l'horreur, que je leur fis une grosse aumône. Mais, surpris de l'étrange révolution que je venais d'éprouver, je ne pus m'empêcher de leur dire qu'ils avaient fait de singulières impressions sur mon cœur. Ils s'en étaient aperçus. Je n'en suis pas étonné, me dit l'homme ; c'est ce qui nous arrive tous les jours, en exposant notre funeste aventure ; et depuis deux ans que nous sommes revenus en France, nous n'avons obligation qu'à l'horreur et à la pitié. Ma surprise redoubla. J'admirai tout à la fois qu'une contrariété de sentiments, dont il me restait quelque honte, fut commune à toute l'espèce humaine ; et qu'un homme de cette sorte eût été capable de le remarquer, pour s'en faire une ressource contre la misère.

Mes affaires ne demandant point une extrême diligence, je ne marchais pas la nuit. Vers la fin du second jour, en achevant ma dernière poste, j'eus l'occasion de secourir un ecclésiastique, qui courait en selle avec beaucoup de vitesse, et dont le cheval s'abattit à quelques pas de ma chaise. Avec mon valet de chambre, qui me précédait, j'avais un laquais qui courait derrière moi. Ils descendirent tous deux par mon ordre ; et je m'arrêtai moi-même, pour aider de mes services un homme dont je respectais le caractère. Il s'était fait une blessure considérable à la jambe. Je le fis mettre dans ma voiture, et je montai à cheval. Nous achevâmes ce qui restait de chemin jusqu'à l'hôtellerie de la poste, où je m'empressai de lui procurer les secours de l'art.

Mes civilités nous rendirent si familiers, qu'ayant soupé et passé une partie de la nuit ensemble, il m'apprit les motifs de sa course. C'était un canonicat qu'il allait demander, avec de fortes recommandations, à monsieur l'évêque de... il jouissait, me dit-il, d'une riche cure du canton ; et le bénéfice qu'il allait solliciter ne valait pas mieux : mais le séjour d'une grande ville lui paraissait préférable à celui de la campagne, et le titre de chanoine à celui de curé, que la dépravation des mœurs avait avili. Je combattis cette double idée par quelques objections. Les premières ne furent que des lieux communs sur les charmes de la vie champêtre ; mais je leur donnai toute la force qu'elles pouvaient recevoir de mon propre goût. La victoire me fut plus aisée sur le second point. En supposant, comme je me souvenais de l'avoir lu, que l'office de curé est tout à la fois le plus nécessaire, et le plus ancien du christianisme, je conclus, avec raison, qu'il ne pouvait cesser d'être respectable aux yeux des honnêtes gens, et qu'un mépris, enfanté par la corruption des principes, doit toucher peu ceux qui sont établis pour la combattre et la réprimer. J'ajoutai, qu'à ne consulter que l'amour-propre, il n'y avait aucune comparaison entre la vie dépendante d'un chanoine, et celle d'un opulent curé, qui réunit dans son sort, deux avantages aussi flatteurs que la

richesse et l'autorité. Mes arguments, présentés sous différentes faces, me firent obtenir l'honneur de la persuasion. Je laissai mon honnête convive, dans la résolution de retourner le lendemain à son presbytère.

Quoique mes ordres fussent donnés pour courir de grand matin, j'appris, en remontant dans ma chaise, qu'il était parti une heure avant moi. Ma curiosité n'alla pas plus loin. Je m'imaginai que sa blessure avait pu lui causer cette impatience, dans la vue de se faire traiter plus commodément chez lui. Cependant à peine eus-je fait la demi-poste, que je le rencontrai, mais assis au bord du chemin, son postillon et ses deux chevaux près de lui. Il tenait sa jambe des deux mains, avec des plaintes fort vives de la douleur qu'il souffrait ; et je crus reconnaître, en effet, qu'il avait la jambe fort enflée. Je lui marquai mon étonnement. Vous voyez, me dit-il ; j'ai trop compté sur mes forces : et devinant le reproche auquel il pouvait s'attendre, il m'avoua que pendant la nuit, les railleries qu'il avait à craindre, s'il retournait les mains vides à sa cure, après avoir publié le motif de son départ, l'avaient fait changer de disposition. Apparemment, répondis-je, les railleries de quelques voisins. Mais, sans compter l'excuse de votre blessure, de quel poids le badinage d'un moment peut-il être, contre des raisons aussi sérieuses que celles dont je vous vis hier pénétré, et pour un aussi grave intérêt que votre bonheur ? J'en conviens, répartit-il ; mais que vous dirai-je ? Je n'aurais pas de repos chez moi, si je ne satisfaisais une ancienne gouvernante, qui souhaite de vivre à la ville, et qui m'en a fait naître l'idée. Cette explication, accompagnée d'un regard embarrassé, m'ôta le désir de répliquer. Je me tournai vers son postillon : prenez soin, lui dis-je, de monsieur le curé, que je crois très galant homme ; et quand il sera guéri de sa blessure, apprenez-lui, de ma part, que ce n'était pas sa plus dangereuse maladie. Aussitôt j'ordonnai à mes gens d'avancer.

Cette tragi-comédie, et son dénouement, étaient propres à grossir le recueil de mes observations. Je ne m'arrêtai que pour changer de chevaux, jusqu'à l'entrée de la nuit, que je passai dans une hôtellerie d'Alençon. Tout occupé que j'étais de tant d'images bizarres, ou plutôt, du sens sous lequel mon goût me portait à les envisager, quelques discours de mes hôtes me firent prêter l'oreille. Ils parlaient avec admiration d'une mine d'or nouvellement découverte dans la forêt de l'Aigle, où la célèbre abbaye de la Trape est située, et des richesses qu'elle promettait à tout le pays. Ce bruit, me dit-on, était si généralement répandu, que le doute n'était plus permis. Il s'était formé, sous la protection de la cour, une compagnie pour l'exploitation de la mine, et cette forêt qui n'avait été connue jusqu'alors que par la vie austère de ses habitants, était fréquentée d'une multitude de voyageurs, que l'intérêt ou la curiosité amenait de toutes parts. On m'offrit de me faire voir plusieurs morceaux du minéral qu'on prétendait chargés d'or. En effet, on m'en trouva quelques-uns chez divers particuliers de la ville, et j'y découvris des veines de cette précieuse couleur. Le seul voisinage de la Trape aurait pu me faire allonger ma route de quelques lieues, pour visiter une maison si célèbre. C'étaient deux motifs pour un. Après d'autres informations, qui ne me parurent pas moins constantes, je me déterminai à quitter le chemin de la poste, que je pouvais reprendre ensuite à Mortagne. On me conduisit vers la forêt de l'Aigle. Ses approches, du côté par lequel on m'y fit entrer, répondent à toutes les idées d'un affreux désert ; ce sont des montagnes couvertes de bois, et divisées par des précipices, sans autres traces d'habitation que le chemin étroit et scabreux qui les traverse. Quelques lieues de cette ennuyeuse route me firent arriver à la vue d'une profonde vallée, où l'on découvre, dans un assez grand circuit de murs, quantité de bâtiments fort simples, qui composent l'abbaye de La Trape ; retraite ou tombeau fort convenable aux vues de renoncement, de sacrifice et d'abnégation totale, qui portent quelques âmes fortes à s'y renfermer.

Mon guide m'offrit le choix de descendre à l'abbaye même, en m'assurant que les étrangers y étaient toujours reçus civilement, ou de m'arrêter dans une hôtellerie voisine, établie pour ceux qui craignent d'être incommodes aux solitaires. Je crus devoir ma première visite au lieu saint, quoique résolu de prendre l'hôtellerie pour logement. Un portier, dont la modestie me rappela celle du frère Ambroise, mais bien éloigné de son embonpoint et de sa couleur vermeille, m'ouvrit la porte en silence, attendit que je me fusse expliqué, pour lever les yeux sur moi, et, ne répondant que par une profonde inclination au désir que je lui marquai de voir l'abbaye, me fit entrer dans une salle voisine. Là, me regardant d'un œil plus doux, il me pria de m'asseoir, tandis qu'il allait faire descendre un de ses supérieurs. Quelques minutes que je passai à l'attendre, me donnèrent le temps d'admirer l'air de religion et de piété qui régnait autour de moi. Soit prévention en faveur d'un lieu si respectable, soit impression réelle, je crus avoir changé d'élément, et me trouver transporté par cinq ou six pas que j'avais faits depuis la porte de l'abbaye, dans un autre ordre de choses, ou dans une région nouvelle. Cette disposition ne changea point à l'arrivée du supérieur, auquel j'entendis donner le nom du père Célérier. Sa figure pâle et mortifiée, quoique tendre et gracieuse en elle-même, me pénétra de respect. Il me fit un compliment, pieux et civil, sur le courage qui m'amenait dans le séjour de la pénitence : mais si mon dessein, ajouta-t-il, n'était, comme il venait de l'apprendre, que de voir l'intérieur de la maison, sans y vouloir accepter un lit, il me pria de considérer que le jour était fort avancé, et qu'il serait plus facile de me satisfaire le lendemain. Il n'était qu'environ quatre heures du soir ; mais, appréhendant de blesser les lois du cloître, je me retirai avec des excuses.

J'étais fort touché. Le spectacle d'un moment me faisant juger à quoi je devais m'attendre le lendemain, je cherchais d'où pouvait venir, à ces solitaires, la résolution de renoncer si parfaitement à toutes les douceurs de la vie, lorsqu'elles ne sont pas condamnées par l'Évangile, qui n'en défend que l'excès ; et sur quels principes ils se promettaient une récompense, pour des mortifications qui ne sont pas ordonnées. Ces réflexions m'accompagnèrent à l'hôtellerie mais elles furent troublées par la vue et le tumulte d'un grand nombre d'étrangers, qui s'agitaient dans les cours et dans les appartements. Je remarquai que ma chaise avait peine à trouver passage au travers de quantité d'autres ; et doutant si je trouverais un logement pour moi-même, j'étais prêt à regretter celui que le père Célérier m'avait offert. Mon valet de chambre, que j'avais fait marcher devant moi, vint me rassurer par ses informations. La plupart des étrangers que j'avais vus, étaient arrivés le même jour, et devaient partir avant la nuit : la curiosité seule les avait amenés des villes voisines. Ceux qui se trouvaient logés à l'hôtellerie, et qui ne l'avaient pas quittée depuis plusieurs jours, étaient quelques chefs de l'entreprise des mines, avec les artistes convenables à leurs opérations ; et je ne laisserais pas d'y trouver une chambre commode.

Les circonstances éloignant tout air de cérémonie, je me présentai à quelques-uns de ces chefs, qui me firent un accueil civil. La joie qui brillait sur leurs visages, répondait de leur confiance au succès de leur travail. Ils m'en parlèrent avec une pleine certitude : et lorsqu'ils eurent appris de mes gens qui j'étais, ils eurent la politesse de s'offrir sur le champ pour guides, si je souhaitais de voir la mine. J'acceptai leur offre. Ils me conduisirent à mille ou douze cents pas de l'hôtellerie, au pied d'une montagne fort nue, dont ils me firent observer que le fond n'était qu'une pierre dure et noirâtre. C'était le principal objet de leurs espérances. En effet, j'y crus voir quelques filaments d'un jaune assez clair, qui paraissaient d'une autre nature que la pierre, et qu'ils nommaient des paillettes d'or. Plus loin, nous arrivâmes à l'ouverture du trou qu'ils faisaient creuser. Le travail était pénible ; mais les

apparences de richesse augmentaient, par l'abondance des filaments jaunes, qu'on découvrait sur la pierre intérieure. Je fus obligé de reconnaître que s'ils étaient d'or, le Pérou n'avait pas de mine plus riche. Ils me répétèrent qu'il ne pouvait leur rester d'incertitude, après toutes leurs épreuves ; et que par un calcul modéré, ils comptaient, frais et droits levés, de tirer quatre onces d'or de chaque quintal de cette pierre.

J'applaudis à leurs idées, mais quoique peu versé dans ces connaissances, je n'emportai pas la conviction qu'ils m'avaient promise. Toutes les montagnes de la forêt étant composées, ou du moins mêlées de la même pierre, il aurait fallu conclure que cette stérile portion de la Normandie contenait plus d'or que tout le reste du monde ensemble, et cette seule réflexion me rendit suspect, non seulement le calcul des intéressés, mais le témoignage même de mes propres yeux.

Le soir ouvrit une scène qui me ramena bientôt à l'habitude que je formais insensiblement de considérer tout du côté moral. Nous étant rassemblés à souper, la conversation commença par des observations sérieuses sur le travail de la mine ; et je me gardai soigneusement de choquer l'ardente prévention de mes convives. Mais quand la vapeur du vin eut échauffé les cerveaux, il s'éleva des propos plus libres. Les cœurs dilatés s'abandonnèrent à leurs mouvements naturels, et chacun parut dans son caractère. Ce ne fut d'abord qu'une confusion de désirs, de projets et de systèmes fondés sur l'opulence extraordinaire à laquelle ils croyaient déjà toucher. Chacun se faisait un plan de volupté ou d'ambition, qu'il préférait à celui des autres ; et la dispute devint si vive, que tout le monde parlant à la fois, personne ne pouvait obtenir de se faire entendre. Un des plus âgés, qui n'était pas le moins fou, prit enfin la supériorité du ton, et représenta que pour éclaircir ce chaos d'idées, il fallait que chacun expliquât successivement les siennes. On convint de parler tour à tour. En faveur de l'ouverture, l'auteur du conseil s'attribua le droit de commencer.

Il nous dit, d'un air aussi grave qu'il put l'affecter, que n'ayant jamais été assez riche pour se procurer une grande variété de plaisirs, mais ayant assez connu le monde pour n'en ignorer aucun, l'usage qu'il voulait faire de sa fortune, dans le peu d'années qu'il avait à vivre, était de rassembler sous ses mains et devant ses yeux tout ce qu'il avait vu depuis soixante ans, de délicieux, de magnifique, de flatteur pour les sens et l'imagination, en un mot tous les plaisirs et tous les biens qu'il avait vu dispersés, et qui n'avaient peut-être jamais été réunis. Mon chagrin, continua-t-il, est que cet assemblage demande du temps. Je regrette vivement cette perte ; mais aussi lorsque je serai parvenu à me satisfaire, je nagerai dans la joie ; je serai dans la plénitude du bonheur. Les plus savants médecins, que j'aurai à toute sorte de prix, veilleront à ma santé ; et si la mort me surprend au milieu de mes trésors et de mes délices, ce ne sera qu'un sommeil : mon enchantement ne m'en laissera pas sentir l'amertume.

Il se tut, avec la satisfaction d'un homme qui s'attend d'être applaudi. En effet, la grandeur démesurée de cette image avait frappé une partie des acteurs. Je remarquai que les uns applaudissaient de bonne foi, et que d'autres, demeurés comme en suspens, examinaient en eux-mêmes ce qu'ils en devaient penser. Moi, dont la tête s'était conservée fort saine, j'aurais pu répondre au voluptueux libertin, que son plan n'était qu'une ridicule chimère : que premièrement cette collection de tout ce qu'il y a de délicieux et de magnifique au monde, est impossible aux plus grands monarques, qui peuvent au plus partager tous les biens entre eux, mais qui n'ont ni le temps, ni le pouvoir de les rassembler ; qu'en supposant même cet assemblage possible, l'union de tout ce qu'ils auraient désiré, et la facilité présente d'en jouir, troublerait leur goût, les embarrasserait dans leur choix,

éteindrait peut-être leurs désirs, et les laisserait comme insensibles au milieu de ce qu'ils auraient cru propre à les irriter : que d'ailleurs la santé, sans laquelle il n'y a ni jouissance ni goût du plaisir, ne dépend pas toujours des secours de l'art ; enfin, que la seule idée de cette mort, dont le vieux Plutus croyait pouvoir s'épargner les amertumes par l'ivresse du plaisir, est capable d'empoisonner la plus heureuse vie qui les précède ; et qu'une idée beaucoup plus terrible, celle du châtement, qui peut suivre un tel bonheur, en doit rendre effrayant jusqu'au nom. Toutes ces considérations me vinrent d'elles-mêmes à l'esprit ; mais elles n'étaient pas de saison. Je pris le parti de demeurer muet.

Les trois voisins du vieillard, que leur place autorisait à parler après lui, furent si charmés de sa voluptueuse exposition, qu'ils adoptèrent toutes ses vues ; avec cette différence, dit le premier, en se pressant de la main le bas du menton, que mon âge me promet du temps pour la pleine exécution du système. C'était un financier subalterne, comme la plupart des autres, mais d'une physionomie plus fine, à qui son teint frais, dont il paraissait fort amoureux, ne pouvait faire donner plus de vingt-huit ou trente ans. Son voisin, que sa seule taille, épaisse et surchargée de bonne chère, m'aurait fait prendre pour un gourmand, s'écria : surtout, messieurs, nous n'oublierons pas un excellent cuisinier ; ni des vins exquis, ajouta l'autre partisan du même projet, dont le visage couvert de pustules, apprenait assez qu'il connaissait peu l'usage de l'eau.

Celui qui suivait, déclara d'abord qu'il était d'un goût tout différent. Il prit le ton d'orateur. Chacun, dit-il, a ses idées de bonheur ; je n'en conçois pas beaucoup dans l'assemblage d'un si grand nombre d'objets, dont la seule énumération serait une étude, et que la plus longue vie ne suffirait pas pour goûter l'un après l'autre. Être heureux dans mes principes, c'est être à couvert de tout ce qu'on regarde comme un mal, et jouir réellement des biens opposés. Or j'avoue que jusqu'à présent rien ne m'a causé tant de chagrin, que le faste et l'orgueil des nouveaux riches ; mon malheur m'a fait prendre une maison à Paris, entre deux gens de cet ordre, dont je connais la vile origine, et le caractère encore plus vil ; ils m'assassinent par leur étalage et leurs affectations de grandeur. Si je désire le succès d'une entreprise qui nous rendra tous plus riches qu'eux, c'est pour les faire rentrer dans leur néant à force d'humiliations, et voici mon plan. Je commence par faire élever des deux côtés de ma cour un mur de telle hauteur, qu'il leur fasse un vrai cachot de leurs superbes maisons ; leurs jardins seront convertis de même en deux profondes prisons, où je prétends leur ôter jusqu'à la lumière du jour. Je me donne la plus belle livrée de Paris, pour éclipser celle qu'ils ont osé prendre, et qu'en bonne règle ils devraient porter eux-mêmes ; les plus grands chevaux pour couvrir les leurs, et tous leurs harnais dorés ; un carrosse, non seulement plus pompeux, mais plus fort, avec ordre à mon cocher de heurter souvent leurs roues. J'observerai leurs habits, et je serai toujours mieux mis qu'eux ; je gagnerai, s'il le faut, leurs tailleurs à force d'argent ; mon maître d'hôtel sera toujours le premier à la halle, pour enlever ce qui s'y trouvera de plus fin, et mettre l'enchère sur tout ce qu'il verra demander pour eux ; je leur disputerai partout le terrain et les honneurs : à l'église, je les offusquerai par ma suite ; aux promenades, par ma parure ; aux spectacles, par le soin que j'aurai de me placer dans leur loge, et de me lever souvent pour leur dérober la vue du théâtre ; dans les assemblées, par mes airs et mes regards méprisants. Je ne leur donne pas quatre mois de vie ; ils se pendront de chagrin, j'en suis sûr, je les connais ; et ce que je crains alors pour moi-même, c'est d'en mourir de plaisir. Il finit en riant de toutes ses forces, et se frottant les mains de joie, comme s'il les eût déjà vus mettre en terre.

Je ne m'aperçus point que ses idées eussent fait fortune. Outre ce que l'envie a de révoltant, pour ceux mêmes qui sont capables de cette odieuse passion, la réflexion de ses

associés qui lui échappait dans le transport de son cœur, fut sans doute qu'eux et lui, en devenant aussi riches qu'ils se l'imaginaient tous, seraient dans le cas qu'il reprochait à ses deux voisins. Je l'aurais averti volontiers, qu'avec de grandes richesses, le plus sûr moyen d'humilier ceux qui s'enorgueillissent du même avantage, était d'être plus modeste.

Un autre, élevant la voix d'un ton radouci, s'étonna qu'on pût se figurer du bonheur dans la satisfaction de la haine ou d'autres passions violentes. Le bonheur, dit-il, consiste à satisfaire le plus doux penchant du cœur, et ce plus doux de tous nos penchants, c'est l'amour. Je ne suis pas plutôt riche, que je cherche à me procurer un grand nombre de femmes aimables, non pour les adorer toutes, mais pour choisir celles qui me paraîtront les plus touchantes, et dans ce choix même, pour m'attacher particulièrement à celle qui prendra les plus vifs sentiments pour moi : les autres ne serviront qu'à ranimer quelquefois une passion qui peut languir, et que la variété soutient. Ainsi, le premier emploi de mes richesses sera de faire acheter les plus belles filles de Circassie, où l'on assure qu'il faut chercher la perfection de la beauté, et de leur rendre la vie si douce, qu'elles ne perdent jamais rien de leur éclat.

La plupart des associés ouvrirent de fort grands yeux, et ce tableau parut les séduire. Je ne fus pas de leur goût. D'abord cette multitude de beautés ne présentait pas à mon imagination un spectacle aussi touchant que celui d'une seule femme, avec tous les charmes de son sexe, et je ne trouvais de supportable dans cette idée, que le pouvoir de choisir non seulement la plus belle ou la plus aimable, mais celle dont on se croirait le plus aimé. D'un autre côté, pourquoi chercher des femmes en Circassie, où l'on doit juger que leur éducation, leur langage, leurs manières, n'ont aucune ressemblance avec nos usages ? Est-ce donc la beauté seule qui touche le cœur ? Et quand cette région en serait l'unique source, quel commerce pour un Français de bon goût, que celui d'un tas de circassiennes mal propres peut-être, avec lesquelles il serait condamné à vivre ? Il me semblait au contraire que pour voyager en Circassie, et n'y pas vivre sans femmes, la plus utile provision serait une jolie française pour compagnie.

Un autre actionnaire des mines, qui ne croyait pas les femmes si nécessaires au bonheur des hommes, en apporta pour raison, que le plaisir qu'elles donnent est trop vulgaire ; qu'il est au pouvoir du plus pauvre et du plus vil mortel, comme du monarque et de l'homme riche, et qu'il n'est pardonnable de s'en faire une si haute idée qu'à des gens d'Église, auxquels il est interdit par état. Ce raisonnement, soutenu par une figure épaisse, le conduisit à de grandes plaintes du luxe excessif des femmes, qui est capable de ruiner la fortune la mieux établie, et de leurs caprices encore plus ruineux, qui déconcertent toutes les mesures d'un homme sage. Pour lui, qui méprisait *Cupidon et Vénus*, et leur île de *Cythare*¹, il voulait tendre à la renommée. Il avait lu dans l'histoire, qu'une nation, nommée les *Romains*, prenait grand plaisir à voir en pleine terre des combats de mer, que les anciens appelaient des *Namachies*². Il était dans la résolution d'acheter la plaine de Saint-Denis, pour y donner ce spectacle aux parisiens. Pendant que cette folle imagination et l'ignorance des termes faisaient rire les plus éclairés, il prenait leurs railleries pour des applaudissements, et fier du succès, il nous pria d'écouter un projet plus noble encore. Au premier besoin de l'État, nous dit-il, il voulait offrir au roi, pour le service de la patrie, une somme de quelques millions, sans autre prétention pour lui-même, que la souveraineté du canton de Picardie, dans lequel il était né.

¹ Pour *Cythère*.

² Pour *Naumachies*.

Les éclats de rire augmentèrent. C'était néanmoins de toutes les extravagances que j'avais entendues, sinon la plus raisonnable, du moins la plus noble, comme il le pensait lui-même, et la plus avantageuse au public ; il n'y manquait qu'un motif moins ridicule, et plus désintéressé. Je sus bon gré d'ailleurs à un financier d'avoir lu quelques pages de l'histoire, et d'en avoir tiré ce fruit ; car la plupart des vertus sont produites par l'exemple, et peut-être l'esprit de patriotisme n'a-t-il pas commencé autrement à Rome. Malheureusement l'entreprise de la mine se réduisit en fumée, et l'idée romaine eut le même sort ; sans quoi nos financiers auraient un modèle qui les porterait peut-être aussi dans les besoins de l'état, à faire quelques généreux sacrifices au public.

Il restait d'autres acteurs, mais trop ivres pour parler. Cependant un des plus gais, qui n'avait cessé ni de boire, ni de badiner avec un jeune homme fort aimable qu'il avait fait placer près de lui, et qu'il nommait son neveu, entreprit de nous faire aussi son plan de bonheur. Il n'avait, nous dit-il, qu'une seule affection, à laquelle toutes ses vues et tous ses désirs étaient rapportés. C'était son charmant neveu qui lui tenait lieu de tout, et pour lequel toutes ses richesses seraient employées. Il continua de le louer avec la même chaleur, en se perdant quelquefois dans ses idées, et le regardant d'un œil fort tendre. Enfin, son transport lui faisant perdre toute attention pour nous, il lui tint des propos passionnés, dans lesquels il s'oublia tout-à-fait, et pour dénouement, au premier million qui le mettrait au-dessus des discours publics, il jura de l'épouser.

L'ivresse n'avait bouché les oreilles à personne. Une vive exclamation qui s'éleva aussitôt, l'avertit qu'il avait mal gardé son secret ; et pour moi, j'avais cru reconnaître au premier moment que son neveu n'était qu'une fille. En vain tâcha-t-il de réparer son indiscretion. La scène redevint fort tumultueuse. On exigea que les charmes de la jeune personne ne fussent pas dérobés plus longtemps par une perruque et par d'autres voiles. Je ne sais à quoi ce renouvellement de chaleur nous aurait conduits. Le parti que j'embrassai sans précaution, fut de me lever, sous prétexte que la nuit était fort avancée ; et me baissant vers l'actionnaire, je lui conseillai de se retirer avec sa maîtresse. Ils ne se firent pas presser pour sortir. En quittant les autres, je les exhortai à se souvenir qu'ils avaient besoin du jour suivant pour leurs opérations ; et la plupart étant fort civils, ils se laissèrent engager facilement à me suivre.

Mon sommeil fut retardé longtemps, par l'agitation de mes esprits. Je ne pouvais revenir de l'extravagance des systèmes, et l'ivresse les excusait peu ; car passant sur tout ce qui ne devait être attribué qu'aux vapeurs du vin, je savais qu'elles ne font sortir du cœur que ce qu'il contient réellement, et souvent ce qu'il ignore lui-même. Quoi ? Disais-je, dans leurs plus chers désirs, dans leurs plus ambitieuses vues, dix hommes, qui passent dans le monde pour d'honnêtes gens, ne se proposent que de la bonne chère, du vin, de belles femmes, et d'autres plaisirs qui flattent leurs sens ? La religion, la vertu, l'honneur, le bien public, sont méprisés, ou tout-à-fait oubliés ; et le seul à qui la moindre partie de ces grands objets passe dans l'esprit comme un beau songe, n'est pas exempt de la raillerie de ses compagnons ? Étrange fatalité des richesses ! Leur nature est-elle donc de corrompre le cœur ? Ou plutôt n'est-ce pas la corruption du cœur qui change la nature des richesses, et qui d'un vrai bien qu'elles sont en elles-mêmes, en fait le plus dangereux de tous les maux, en les détournant à de pernicieuses fins ! Jugeons-en par cet amant d'une fille publique : il avait une sale passion dans le cœur, avant les apparences de fortune qui se présentent pour lui : à peine se croit-il sûr de l'opulence, qu'il la veut faire servir à gratifier sa passion.